

Robert BELOT (dir.), *Guerre et frontières. La frontière franco-suisse pendant la Seconde Guerre mondiale*, Panazol, Lavauzelle, 2006, 367 pp.

Cet ouvrage est le fruit des travaux de recherche présentés lors du colloque, tenu à Porrentruy (Suisse) en avril 2005: *L'espace jurassien à l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale (1939-1945)*.

Dans la première partie du volume, intitulée "Frontières et espaces frontaliers" (pp. 16-82), des spécialistes de disciplines différentes tentent de formuler une définition de la notion de la 'frontière', notion qui connaît de nos jours un renouveau d'intérêt, précisément en tant que réalité politico-administrative en progressive voie de disparition. En effet, suivant Robert BELOT, l'époque actuelle serait caractérisée par un processus considérable de déterritorialisation et de dématérialisation des flux migratoires, dérivant à la fois de la globalisation et de l'instauration d'une société informationnelle. Ce phénomène donnerait ainsi naissance à une culture de type transnational, qui serait à l'origine de l'effacement graduel des frontières politiques en train de se produire surtout à l'intérieur de l'espace européen.

À cet égard, tous les auteurs mettent en relief la double fonction que la frontière a toujours jouée dans l'histoire: si, en effet, elle représente une marque indéniable de séparation et d'éloignement, elle peut en revanche contribuer à renforcer la cohésion et l'identité des communautés qu'elle divise, comme le montrent de façon incontestable les différentes études de cas, présentes dans la section finale de l'ouvrage.

L'examen de la frontière franco-suisse a permis, entre autres, de focaliser l'attention, dans la deuxième section ("Frontières dépassées", pp. 83-228), sur sa particularité, liée non seulement au fait qu'elle constitue une barrière naturelle, mais surtout à son caractère non-conflictuel (notamment par opposition à la frontière franco-allemande), lequel a encouragé la naissance d'une 'société frontalière' qui a su garder ses traits saillants même au cours de la

Seconde Guerre mondiale. Cela a été sans l'ombre d'un doute un élément positif, car c'est souvent grâce à l'aide et aux appuis fournis par le voisin suisse que maintes familles françaises, mais aussi belges, juives, polonaises, hollandaises, voire allemandes, ont pu franchir la frontière et rejoindre un espace de neutralité qui leur ouvrait, à tout prendre, la voie du salut.

Malgré les efforts de tous les acteurs politiques (suisse, allemands et français) pour transformer cet espace transfrontalier en limite infranchissable, la frontière franco-suisse a permis, au contraire, l'instauration d'une solidarité réelle et quotidienne, capable d'assurer non seulement des 'passages dans l'ombre', mais aussi un réseau d'appui aux différents groupes de la Résistance, présents à la fois sur le sol suisse et sur le sol français, comme on peut le constater surtout dans la troisième partie du présent volume ("La frontière jurassienne dans la guerre", pp. 230-337).

Au demeurant, si l'attitude du gouvernement suisse durant la Seconde Guerre mondiale se prévaut d'une neutralité déclarée, qui ne tardera pas pour autant à se transformer parfois en un soutien silencieux aux puissances de l'Axe, les citoyens helvétiques se révèlent plutôt accueillants vis-à-vis des populations voisines opprimées, tout en gardant jalousement leur statut privilégié de non-engagement dans le conflit.

C'est précisément cette ambiguïté de fond de l'État et du peuple suisse qui provoqueront des effets néfastes car, à la fin du conflit, la Suisse sera l'objet d'un certain mépris de la part des Alliés et bien de ses ressortissants seront accusés et condamnés en tant que collaborateurs du Troisième Reich.

Simonetta VALENTI

Franz DE HAES, *Les pas de la voyageuse*. Dominique Rolin, Bruxelles, Labor, 2006, 268 pp.

Avec cet essai, Franz DE HAES propose une présentation et une lecture interprétative d'un certain nombre d'œuvres de Dominique ROLIN, écrivaine belge contemporaine, qui a cependant vécu une très grande partie de sa vie à Paris.

Dans son "Avant-propos" (pp. 5-9), le critique rend compte de l'intense activité littéraire de l'auteur, de son sérieux professionnel, de la particularité du style narratif et signale en outre le caractère fondamental de ses écrits: le désir de famille. Il souligne ensuite sa volonté de contribuer à la popularité de l'écrivaine, qui jusqu'à maintenant n'a pas été choisie comme l'objet d'une véritable réflexion critique: "il est urgent, [...] d'évaluer en toute justice la profondeur et la singularité d'une œuvre riche à ce point.

C'est ce que ce livre tente de faire [...] en fournissant une solide base historique et biographique à l'ensemble" (p. 7).

Ce volume se compose ainsi de treize chapitres qui proposent une étude des ouvrages de ROLIN que DE HAES considère comme les plus représentatifs de l'évolution stylistique et thématique de l'auteur. Le critique n'observe pas l'ordre strictement chronologique de la parution des romans et des nouvelles, mais préfère plutôt établir des rapprochements de thèmes et de motifs, et relever des "embrayeurs du récit (peinture, sculpture, langage, villes, paysages...)" (p. 9).

Le lecteur trouve cependant dans les pages de ce livre une présentation quasiment exhaustive de la production de ROLIN, tandis qu'une bibliographie complète des ouvrages de l'écrivaine est offerte en fin de volume (pp. 263-265). Le texte s'enrichit, en outre, de clichés photographiques, de reproductions d'un dessin, de deux tableaux et d'une lettre.

Francesca PARABOSCHI

Jean-Pierre FELBER, *De l'Helvétie romaine à la Suisse romande*, Genève, Slatkine, Société d'Histoire de la Suisse Romande, 2006, 387 pp.

Ce précis d'histoire parcourt les événements historiques qui marquent la naissance, la constitution et la création de l'État suisse, en focalisant l'attention sur les pays romands. Ce choix entend revendiquer l'unicité de la culture et de l'identité romandes, dont les racines puisent dans l'ancienne Helvétie romanisée et qui acquièrent leurs caractères distinctifs au Moyen Âge. Françoise VANNOTTI, présidente de la Société d'histoire de la Suisse Romande, co-éditrice du présent volume, après s'être interrogée sur une définition de Suisse romande, explicite le souci identitaire de la SHSR "qui préside l'entreprise" ("Préface", p. 7).

Jean-Pierre FELBER, au tout début de son "Introduction" (pp. 9-10) semble répondre à la question soulevée par Françoise VANNOTTI, en offrant une définition de Suisse romande: "la Suisse romande n'est souvent définie que comme la partie de la Suisse où l'on parle le français. De fait, bien antérieur à la Suisse, elle remonte à la période romaine et représente la région de l'Helvétie romaine et des territoires voisins qui ont su préserver leur identité culturelle, sans rupture, durant deux millénaires" (p. 9). L'auteur démontre cette idée en remontant au temps de l'établissement des Celtes "sur le plateau entre le Jura et les Alpes" (p. 13) et en accompagnant le lecteur au fil des siècles jusqu'à la constitution de l'actuelle Suisse romande qui se compose de six cantons (trois exclusivement romands et trois mixtes). Les dix-huit cha-

pitres qui composent ce volume ne se bornent pas uniquement à une évocation historique, mais s'enrichissent d'études à caractère artistique ("Architecture et art religieux à l'époque romane", pp. 85-94; "L'art monumental médiéval dans les Pays romands", pp. 125-145), littéraire ("La littérature médiévale dans les Pays romands", pp. 146-147), socioculturel ("Les Pays romands, unité culturelle sans unité politique", pp. 115-116; "Recherche d'une identité nationale en Suisse", pp. 317-321).

Dans sa "Conclusion" (pp. 329-330), FELBER rappelle les lignes principales développées dans les chapitres précédents et termine son ouvrage par le souhait que "les spécialistes en la matière puissent trouver dans [cet] essai une motivation pour écrire [l']histoire" (pp. 329-330) des Pays romands puisque leur "intégration à la Suisse a contribué à faire d'une Confédération alors purement alémanique l'État plurilingue et pluriculturel actuel" (p. 330).

Suit une très riche bibliographie (pp. 331-360) qui comprend non seulement des œuvres historiques, mais aussi linguistiques, littéraires et divulgatrices de la culture suisse en général. La liste des noms de personnes et de lieux est contenue dans un index (pp. 361-377) très détaillé, tandis que la table des illustrations (pp. 379-382) offre au lecteur les repères pour les soixante-et-un clichés photographiques de très haute qualité qui alternent avec les pages d'histoire: il s'agit de reproductions d'anciennes cartes, de monuments, de mosaïques, de vitraux, de peintures et de toute autre matière qui témoigne de la richesse de la culture helvétique.

Francesca PARABOSCHI

Bertrand MULLER et Pietro BOSCHETTI, *Entretiens avec Jean-François Bergier*, Carouge-Genève, Zoé, 2006, 298 pp.

Ancien président de la Commission Indépendante d'Experts Suisse – Seconde Guerre mondiale, Jean-François BERGIER est aussi un historien dont l'œuvre publiée est vaste, appréciée en Suisse et à l'étranger.

Sous la forme d'une conversation, ce livre propose un témoignage sur le parcours d'une personnalité inscrite désormais dans l'histoire de la Confédération Suisse. Version retravaillée d'une quarantaine d'heures d'enregistrement, ces *Entretiens* encadrent les interventions, parfois spectaculaires, d'un "historien de l'économie alpestre médiévale" (p. 13) dans l'actualité politique de son pays. Les *Entretiens* reconstruisent son complexe parcours de formation à partir de ses débuts à l'École Nationale des Chartes de Paris, jusqu'à l'activité au sein de la Commission des Experts

Indépendants, couramment appelée “Commission Bergier”, ce qui prouve l'exposition personnelle de son président.

BERGIER nous fait part de la rencontre déterminante pour sa carrière avec Ferdinand BRAUDEL pendant les années 1960 à Paris, la collaboration avec la revue *Annales Économies Sociétés Civilisations*, puis la rentrée en Suisse à Genève en qualité de successeur d'Antony BABEL pour l'enseignement d'Histoire économique à l'Université. Nommé à l'École polytechnique fédérale de Zurich, il assume tout seul la rédaction de la *Revue Suisse d'histoire* qui, dans la période de sa direction, atteint une renommée internationale. Dans son parcours, l'historien ne perd jamais de vue sa grande passion: les Alpes, leur histoire, leur économie et leur rôle dans le développement de l'Europe centrale. Et à travers les Alpes, son intérêt continue à se concentrer sur l'actualité de la Confédération Suisse, le pays pour lequel les Alpes constituent la part la plus importante. On ne s'étonnera pas, dès lors, de trouver dans sa production un ouvrage comme *L'Europe et les Suisses. Impertinences d'un historien*, rédigé rapidement quelques mois avant la votation du 6 décembre 1992 portant sur l'adhésion suisse à l'Espace économique européen. Avec la même cohérence et lucidité, dans le chapitre consacré à la Commission qui porte son nom, BERGIER rédige un bilan personnel d'un travail qui, chargé de faire lumière sur la Suisse et ses rapports avec l'Allemagne nazie, a tenu, de manière assez inattendue, son pays en haleine pendant les cinq ans qui ont porté à la publication du rapport final, en 2002.

Les pages à propos de son enfance font ressortir un Jean-François BERGIER inédit, apprenti romancier à neuf ans et biographe de NAPOLEON à quatorze. Mais surtout, les *Entretiens* proposent un plaidoyer pour une histoire responsable, critique et ouverte, qui nous invite à une connaissance du passé débarrassée de ses mythologies persistantes, pour que s'ouvre enfin un nouveau, indispensable et attendu “travail de mémoire” (p. 15).

Enrico BONADEI

Myriam WATTHEE-DELMOTTE, Jacques POIRIER (dir.), *Pierre Jean Jouve et Henry Bauchau: les voix de l'altérité*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2006, 220 pp.

Ce volume, recueillant les actes du colloque “Pierre Jean Jouve et Henry Bauchau, écrivains de la marge” (qui a eu lieu à Louvain-la-Neuve et à Dijon en 2004), part du constat d'un certain nombre de parallélismes biographiques (la femme de Pierre Jean JOUVE a été aussi la psychanalyste de BAUCHAU et a joué, dans les deux cas, un rôle clé) et esthétiques entre ces deux auteurs. Les résultats de cette comparaison conduisent à ce travail, agencé en trois volets.

Le premier, “Pierre Jean Jouve et Henry Bauchau: approches croisées”, propose une série d’articles qui comparent les ouvrages de ces deux auteurs. Myriam WATTHÉE-DELMOTTE (“La guerre et le bris de la loi. La question de l’autorité chez Jouve et Bauchau”, pp. 13-27) remarque, par exemple, la commune déchirure (due à la fois à l’expérience de la guerre et à la figure d’un père dominateur) à l’origine des respectives carrières littéraires; Jacques POIRIER (“Pierre Jean Jouve et Henry Bauchau: médiation et connaissance de soi”, pp. 29-38) souligne le rôle de la psychanalyse et du christianisme dans l’accès au moi profond de l’écrivain; c’est aussi l’opinion de Régis LEFORT (“Henry Bauchau / Pierre Jean Jouve. Destins croisés de l’écriture entre psychanalyse et spiritualité”, pp. 39-57) qui attire l’attention sur la valeur médiatrice de certains mythes comme la lutte avec l’ange, évidente métaphore de l’accès à son propre inconscient. Olivier AMMOUR-MAYEUR (“Les Croisées spirituelles. Psychanalyse et Extrême-Orient chez Jouve et Bauchau. Une relecture de la Différence Sexuelle”, pp. 59-72) travaille sur l’influence que la langue chinoise, avec sa conception particulière de l’aspect phonétique et formel du langage, apporte à la vision de l’écriture des deux écrivains. Christiane BLOT-LABARRÈRE (“Le motif homosexuel chez Pierre Jean Jouve, Henry Bauchau et Pier Paolo Pasolini”, pp. 73-78) propose une comparaison des caractéristiques de la mise en scène de l’homosexualité entre les œuvres de JOUVE, BAUCHAU et PASOLINI. Geneviève HENROT-SOSTERO (“Bauchau / Jouve: autour de l’allégorie”, pp. 79-96) conclut le premier volet par une analyse du fonctionnement (non évident et suggéré de préférence par le péri-texte et d’autres indices mineurs) de la structure allégorique des textes de BAUCHAU et de JOUVE.

On ne va pas s’occuper du deuxième volet (“Pierre Jean Jouve ou les incertitudes du désir”, pp. 97-164), consacré au seul JOUVE, pour se concentrer sur le troisième, “Henry Bauchau ou l’écriture à l’écoute”, concernant plus directement le cadre de la Belgique francophone.

Anne BEGENAT-NEUSCHÄFER (“Gengis Khan et l’ambivalence du héros”, pp. 167-174) revient sur la figure polysémique du héros chez BAUCHAU, en particulier sur ses avatars théâtraux, notamment dans son *Gengis Khan*, pièce ayant aussi une remarquable valeur politique. Andrea PESARESI (“La figure du chef guerrier dans l’œuvre d’Henry Bauchau”, pp. 175-183) s’occupe des figures de héros-guerriers dans l’ensemble de l’œuvre de BAUCHAU; il met en évidence la présence extensive et l’origine liée au traumatisme de la montée du nazisme, menace qu’une génération entière de jeunes Belges a vivement ressentie. Jean-Pierre JOSSUA (“Le dit et le non-dit de l’expérience religieuse dans les écrits intimes d’Henry Bauchau”, pp. 185-197) travaille sur le lexique de l’expérience religieuse de BAUCHAU dans ses journaux, dont Deborah GABRIEL (“Les journaux, l’autre voix de l’écriture”, pp. 199-212) poursuit l’examen. Ce critique en définit le rôle dans la production bauchaulienne: les journaux intimes se révèlent, à un premier niveau, le lieu du dialogue avec soi-même, mais surtout ils permettent à

l'auteur de prendre conscience de sa profonde inadéquation, personnelle et littéraire, au monde contemporain.

Un texte original de BAUCHAU sur JOUVE (“Voyance et vision ou le paysage du corps chez Pierre Jean Jouve”, pp. 215-217) ferme le volume.

Gian Luigi DI BERNARDINI

AA. VV., *La Suisse côté cour et côté jardin*, Genève, Zoé, 2007, 150 pp.

Ainsi que Sylviane DUPUIS le remarque dans la préface à ce volume anthologique, le théâtre, art apparemment fragile et exposé à la puissance des médias et des images, est loin d'être épuisé. Un concours adressé par Fnac à de jeunes auteurs dramaturgiques en Suisse romande et en France a ainsi recueilli un vaste intérêt, avec cent dix-sept textes parvenus, où se côtoyaient “tous les tons, toutes les formes, croisant tour à tour l'absurde, la science-fiction, le réalisme social, le fantastique noir, le huis clos familial, la mise en scène de l'illusion et le pur jeu formel” (“Préface”, p. 5).

Le volume, qui rassemble une anthologie représentative de huit de ces textes (dont trois primés), offre donc à la fois un aperçu stimulant des différentes personnalités de jeunes auteurs potentiels et un panorama intéressant sur certaines tendances et certains thèmes centraux de la production théâtrale suisse de nos jours.

Sara ARENA

Benoît BAYENET, Henri CAPRON, Philippe LIÉGEOIS (dir.), *L'espace Wallonie-Bruxelles. Voyage au bout de la Belgique*, préface de Xavier MABILLE, postface de Jacques-François THISSE, Bruxelles, De Boeck & Larcier, 2007, 407 pp.

Le présent volume constitue la contribution qu'un groupe de chercheurs et d'universitaires francophones désire donner à l'égard de la question – actuellement de plus en plus débattue en Belgique – du fédéralisme, du confédéralisme et d'une éventuelle scission de l'État.

Née en 1831, la monarchie constitutionnelle belge a subi au cours du XX<sup>e</sup> siècle une série de réformes institutionnelles visant

une décentralisation croissante des fonctions étatiques, au profit des Régions et des Communautés (chap. I<sup>er</sup>, pp. 37-53).

Les particularités du fédéralisme belge sont examinées dans le II<sup>e</sup> chapitre (pp. 55-57), où l'on compare les deux types principaux de fédéralisme, à savoir le 'fédéralisme centrifuge' et le 'fédéralisme centripète'. Si ce dernier est caractéristique de Pays qui, tels les États-Unis, tout en demeurant totalement indépendants et souverains, décident de mettre en commun l'exercice d'un certain nombre de compétences, le 'fédéralisme centrifuge' distingue au contraire des États, unitaires à l'origine, qui, comme la Belgique, se réorganisent progressivement et se répartissent en entités qui, bien que disposant d'une certaine autonomie, gardent cependant entre elles des liens très forts. Or, pour Michel PÂQUES et Martine OLIVIER, auteurs du chapitre, l'attribution aux Régions et aux Communautés des compétences résiduelles de l'État, visée dans les projets de réformes les plus récents, comporterait un renversement complet de la souveraineté qui risque de déformer à jamais les assises constitutionnelles de la Belgique.

Le fédéralisme financier est certes l'un des moyens les plus importants dont se sont dotées les Régions belges afin de répartir de manière le plus possible équitable les richesses de l'État. Étant donné qu'à partir des années 1950, on a assisté en Belgique à un véritable renversement de la situation économique précédente, qui posait les Régions wallonnes et bruxelloise en position d'avantage par rapport à la Région flamande du Nord, traditionnellement plus pauvre, les habitants actuels de cette dernière demandent de plus en plus fréquemment de décentraliser les compétences fiscales de l'État, afin de garder dans les confins de leur territoire les bénéfices accumulés au cours des dernières décennies (Benoît BAYENET et Giuseppe PAGANO, chap. III<sup>e</sup>, pp. 79-101 et Anne-Catherine GUIO et Philippe LIÉGEOIS, chap. IV<sup>e</sup>, pp. 103-123).

Le chap. V<sup>e</sup> (André LAMBERT, pp. 125-147), consacré à l'étude de l'évolution démographique des populations appartenant aux Communautés francophone et néerlandophone de Belgique, permet de focaliser ultérieurement les raisons du renversement économique, survenu dans l'État belge au fil des décennies et de proposer, par ailleurs, des solutions intéressantes quant au décalage démographique existant entre la population flamande, chez laquelle le taux de vieillissement est majeur par rapport aux populations résidentes dans les Régions wallonne et bruxelloise, et ces dernières, où la population est au contraire incontestablement plus jeune.

Ensuite, on met en évidence un certain nombre de carences spécifiques à la partie francophone du Pays, caractérisée par une présence significative de travailleurs très peu qualifiés, à côté desquels on enregistre un nombre élevé d'universitaires, ce qui se traduit *in fine* par un manque inquiétant de techniciens et de jeunes s'orientant dans les filières techniques. Voilà pourquoi Jean-Luc DEMEULEMEESTER (chap. VI<sup>e</sup>, pp. 149-172) plaide en faveur d'une révision des niveaux primaire et secondaire du système scolaire, afin qu'on puisse rétablir dans les Régions francophones un enseignement supérieur performant.

La question de la fédéralisation complète de la politique de la recherche en science et technologie, prôchée par le gouvernement flamand dans la déclaration du 23 juillet 2004, est traitée par Henri CAPRON (chap. VII<sup>e</sup>, pp. 173-198), qui met en garde contre le danger inévitable qu'un éclatement des compétences concernant la politique de recherche comporterait, tout d'abord pour les chercheurs eux-mêmes, qui ne pourraient plus bénéficier de l'appui de l'État.

Ensuite, Henri CAPRON (chap. VIII<sup>e</sup>, pp. 199-225) essaie de montrer également que, malgré la fragilisation produite en Wallonie et dans la Région de Bruxelles-Capitale par le déclin de l'économie traditionnelle, fondée sur l'industrie sidérurgique et d'extraction, il convient que la Flandre n'affronte pas seule les défis posés par la globalisation économique, puisque, tout en étant actuellement florissante, elle n'a pas suffisamment de forces pour faire face aux différents problèmes posés par le marché mondial.

Robert PLASMAN (chap. IX<sup>e</sup>, pp. 227-248), de son côté, analyse minutieusement les indicateurs flamands, bruxellois et wallons du marché du travail, qui mettent en évidence certaines spécificités locales. Si, par exemple, les taux d'emploi des jeunes sont particulièrement bas dans la Région de Bruxelles-Capitale, ainsi qu'en Wallonie, en Flandre on relève des taux de chômage élevés chez les travailleurs âgés, mais il n'est pas sûr du tout que la régionalisation de la négociation salariale puisse rééquilibrer le décalage existant entre les différentes Régions du Pays.

Benoît BAYENET, Henri CAPRON e Philippe LIÉGEOIS (chap. X<sup>e</sup>, pp. 249-281) analysent enfin les enjeux d'une fédéralisation de la sécurité sociale, qui aurait pour conséquence de multiplier "les coûts administratifs et les négociations entre les acteurs de la santé et les mutuelles" (p. 278), risquant fort de donner origine à une sorte de 'tourisme médical' entre les différentes Régions belges.

En conclusion, ce qui est mis en vue par les différents contributeurs de ce volume c'est que les coûts d'une éventuelle régionalisation des compétences résiduelles actuellement détenues par l'État fédéral dépasseraient de loin les avantages économiques et politiques impliqués par un tel choix, c'est pourquoi les spécialistes, impliqués dans la rédaction du présent essai, se font les défenseurs d'un fédéralisme modéré et solidaire.

Simonetta VALENTI

Nathalie AUBERT, Pierre-Philippe FRAITURE, Patrick MCGUINNESS (dir.), *La Belgique entre deux siècles, Laboratoire de la modernité 1880-1914* ("Le Romantisme et après en France / Romanticism and after in France", vol. 12), Bern, Peter Lang, 2007, 274 pp.

Le volume est axé sur trois parties principales qui analysent le thème de la modernité littéraire et artistique en Belgique, en prenant en compte ses dynamiques, ses contradictions intérieures et ses échanges avec les autres Pays. L'ouvrage se compose de différents essais en français et en anglais définissant le climat intellectuel qui a permis une transformation de la Belgique dans les années 1880-1914: "from an introvert young nation into a coveted centre of European *avant-garde* creativity", comme on le souligne dans l'introduction (p. 9).

Dans la première partie "Belgian Modernity: Paradoxes and Ambiguities" (pp. 7-82), Paul ARON évoque le contexte socio-historique et montre – dans son article "Art Nouveau in Belgium: A Laboratory of Modernity" (pp. 19-31) – l'importance qu'a joué l'Art Nouveau en Belgique, et à Bruxelles notamment. L'auteur explique le lien très étroit que le mouvement artistique entretient avec le progrès: "*art nouveau's* modernity [...] concretises its links with engineering, new technical discoveries and new economic markets" (p. 22). Dans son article "Maltissage et symbolisme: La Congolie d'Edmond Picard, laboratoire d'une modernité ambiguë" (pp. 33-50), Pierre-Philippe FRAITURE analyse les enjeux sociaux et les problématiques plus précisément personnelles qui émergent d'*En Congolie* de PICARD. Dans "The Congo in Brussels: Exploitation and Entreprise" (pp. 51-65), Lieve SPAAS aborde le rôle du roi LÉOPOLD II, son ambition colonialiste et son désir de montrer l'empire qu'il avait bâti dans l'exhibition de Tervuren en 1897. L'étude de Jean-Pierre BERTRAND "La prose de la modernité: les poèmes en prose de Verhaeren (1886-1895)" (pp. 67-82) est de caractère plus spécifiquement littéraire; le critique met en relief la réponse artistique de l'écrivain à la réalité sociale et urbaine de son époque.

La deuxième partie, "Formal Modernity: Between Tradition and Innovation" (pp. 83-158), commence par l'article de Laurence BROGNIEZ "Nés peintres: la 'prédestination merveilleuse' des écrivains belges" (pp. 85-105), où l'auteur réfléchit sur l'inspiration picturale des écrivains de Belgique, en éclaircissant les étapes fondamentales qui amènent à la "dialectique sans aucun doute productive" (p. 87) qui s'instaure entre ces deux domaines artistiques. Dans "Invention and Reinvention: Word, Image and Modernity in James Ensor" (pp. 107-121) Claire MORAN se concentre sur la figure singulière et tout de même marginale de James ENSOR; le critique explique la nouveauté de son esthétique, consistant dans la "reinvention of the grotesque, [which] stands in opposition to the prevailing Belgian artistic movements of Impressionism and Post-Impressionism" (p. 107). Les deux derniers articles de cette section explorent le rapport parfois très étroit entre le texte écrit et l'image; Denis LAOUREUX aborde le cas spécifique de MAETERLINCK ("L'esthétique du livre dans le symbolisme en Belgique: Maurice Maeterlinck et l'illustration", pp. 123-148), tandis que Barbara WRIGHT s'arrête sur l'exemple emblématique de *Bruges-la-Morte* de Georges RODENBACH ("*Bruges-la-Morte* et le piège de la ressemblance", pp. 149-158).

La troisième partie “Modernity as a Dynamic of Exchanges” (pp. 159-259) s’ouvre par l’article de Richard BALES “Grégoire Le Roy et ses amis gantois: interférences et confrontations” (pp. 161-174) où l’auteur se propose “d’examiner de plus près la production littéraire de Le Roy, en soulignant surtout les points de contact et les points de rupture au sein d[un] groupe [Le Roy, Maeterlinck, Van Lerberghe, Rodenbach] tantôt soudé, tantôt fissuré” (p. 162). Jill FELL, dans son article “Exercises in Wood and Verse: Alfred Jarry’s Debts to Max Elskamp and Émile Verhaeren” (pp. 175-193) examine l’originalité péculière de l’esthétique de JARRY par rapport au climat intellectuel de son époque: “Jarry was one of the foremost promoters within the 1890s movement to revive archaic woodcuts. At the same time he also developed a radically abstract style of his own” (p. 175). Dans “Camille Lemonnier, Alfred Stevens: l’improbable modernité” (pp. 195-213), Nathalie AUBERT, grâce notamment à l’étude systématique d’articles publiés dans les revues de l’époque, retrace l’évolution de différentes tendances de l’art pictural et commente les définitions multiples du concept de la modernité. L’auteur souligne l’importance d’un article de LEMONNIER qui désigne STEVENS comme “le” peintre de la modernité belge: d’un côté l’écrivain renseigne le lecteur “sur la stratégie de *représentation* de l’art belge en France” (pp. 212-213) et, d’un autre côté, il témoigne d’une “intertextualité complexe, [de] la richesse de l’échange entre la Belgique et la France” (p. 213); le critique remarque aussi que “la modernité a partie liée avec la peinture, et [que] le champ littéraire est dépendant des progrès de son affranchissement” (*Ibid.*). Christian BERG retrace les étapes fondamentales de la carrière du poète, peintre, dessinateur Jean DE BOCHÈRE dans son article “Un symboliste belge à Londres. Jean de Bochère et les imagistes anglo-américains” (pp. 215-234). Le critique souligne d’une part la difficulté de classification du style de l’artiste, et d’autre part l’importance de ses liens avec Frank Steward FLINT et Ezra POUND, pendant son séjour londonien notamment: “ces derniers, très au courant des tendances nouvelles en poésie française, [...] encouragèrent le poète belge à poursuivre son effort de ‘modernisation’ dans le sens des préceptes imagistes” (p. 231). La troisième partie de ce volume se conclut enfin avec la contribution de Patrick MCGUINNESS “Maeterlinck’s *Serres Chaudes*: Modernism and Decadent Micro-climate” (pp. 235-259). L’auteur dresse un bilan sur les études critiques concernant ce recueil de poèmes de MAETERLINCK. MCGUINNESS met en évidence avant tout la difficulté d’analyse des compositions: “the poem is self-sufficient, inexplicable because of the self-explanatory strain built into the verse itself” (p. 240); le critique passe ensuite à dégager les thèmes et les motifs principaux de *Serres Chaudes*, mais qu’on retrouve souvent dans toute la production littéraire de l’écrivain; MCGUINNESS ne néglige pas d’établir, en outre, des considérations concernant le rapport entre MAETERLINCK et d’autres auteurs de son époque.

Le volume se ferme sur les notices biographiques de tous ceux qui ont donné leur contribution à la création de cet ouvrage;

suit l'index des noms des critiques, des écrivains et des titres des œuvres qui paraissent à l'intérieur de ce livre.

Francesca PARABOSCHI

Jean-Baptiste BARONIAN, "L'école belge de l'étrange", in Jean-Baptiste BARONIAN, *Panorama de la littérature fantastique de langue française*, Paris, La Table Ronde, 2007, pp. 217-254

À l'intérieur de cet ouvrage consacré à la littérature fantastique d'expression française, un chapitre est spécialement centré sur la production littéraire de Belgique, puisque, comme le précise BARONIAN même, les auteurs belges semblent posséder "une disposition naturelle au fantastique, [...] le seul courant avec le surréalisme à travers lequel la Belgique francophone peut se vanter de posséder une littérature vivante et dynamique" (p. 219).

Avant de passer au traitement systématique des écrivains et de leurs œuvres, Jean-Baptiste BARONIAN souligne le rôle qu'a joué le mouvement symboliste dans la création d'un "climat favorable" (p. 221) pour l'éclosion du genre fantastique. D'autre part, l'auteur ne néglige pas de relever de l'importance d'une veine réaliste dans la littérature de l'époque, d'un réalisme outrancier qui dépasse l'évocation de la réalité elle-même, à travers des tons délibérément exagérés, et finit par favoriser "un aspect visionnaire [qui] passe souvent aux frontières du fantastique" (p. 222).

BARONIAN définit ensuite les autres facteurs qui ont déterminé la fortune du genre. Il nuance avant tout l'importance que certains critiques ont attribuée à l'influence psychologique jouée par le paysage de Flandre, par la production picturale et par les traditions, voire les croyances, liées à ces lieux. Tout au contraire, le fantastique en Belgique répond à des exigences de révolte à l'ordre préétabli et de protestation notamment au bon sens ambiant: "il s'insurge avec force contre le conformisme et, sans aller jusqu'à mettre l'univers entier en question, [...] il laisse voir des zones 'insalubres'" (p. 225).

L'auteur consacre ensuite son étude à la présentation des écrivains les plus représentatifs du genre, tels Franz HELLENS, Marcel THIRY, Robert POULET, avec une attention toute particulière à la figure et à la production de Jean RAY et Thomas OWEN. Il dresse ainsi un cadre synthétique de la production fantastique de Belgique, en présentant, par ordre chronologique, beaucoup d'écrivains qui constituent finalement un ensemble bigarré et composite, puisque tous sont venus "spontanément, naturellement au genre, c'est-à-dire sans se conformer à une doctrine établie, sans

qu'un quelconque manifeste ait servi de fondement ni de catalyseur à leur démarche" (p. 251).

Le critique termine son étude en soulignant le rôle joué dans la diffusion des ouvrages par les éditions Marabout et par certaines revues littéraires, comme par exemple *Audace* (1954), *Atlanta* (1964), *Magie rouge* (1980) et *Phénix* (1985).

Le volume se conclut par une bibliographie critique (pp. 300-305) concernant le genre fantastique en général, sans indications précises et limitées aux auteurs. Suivent l'index des noms propres (pp. 306-312) et l'index des titres des œuvres (pp. 313-323).

Francesca PARABOSCHI

Alain CLAVIEN, François VALLOTTON (dir.), *“Devant le verre d'eau”. Regards croisés sur la conférence comme vecteur de la vie intellectuelle (1880-1950)*, Lausanne, Antipodes, 2007, 139 pp.

Les directeurs de cet ouvrage, dans leur “Introduction” (pp. 7-14), soulignent la nouveauté, pour la recherche universitaire, du sujet abordé: la conférence comme véhicule (oral) des idées circulant parmi les intellectuels entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XX<sup>e</sup>. Issues d'un colloque organisé en 2004 à l'Université de Fribourg par le GRHIC (Groupe de recherche en histoire intellectuelle contemporaine), les interventions ici recueillies démontrent l'ample utilisation et diffusion de la conférence (non seulement dans le milieu strictement universitaire et intellectuel) dont l'une des raisons principales est certainement son intérêt financier.

Les écrits ici réunis s'intéressent à des domaines géographiques et culturels très variés. Pour ce qui est du contexte français (sur qui on ne va donner que des aperçus), on doit citer Philippe OLIVERA (“Le petit monde de la conférence parisienne”, pp. 15-33), qui établit une typologie du phénomène de la conférence à Paris pendant les années 1920 et en analyse les thèmes principaux; Thomas LOUÉ (“Ne pas donner au public le temps d'oublier votre nom’: les conférences de Ferdinand Brunetière”, pp. 35-53) propose une comparaison de l'activité de Ferdinand BRUNETIÈRE en tant que conférencier et en tant que rédacteur de *La Revue des Deux Mondes*; François CHAUBET (“Action culturelle extérieure et conférences: l'exemple de l'Alliance française (fin XIX<sup>e</sup> et début XX<sup>e</sup> siècles)”, pp. 107-121), à travers l'analyse du cas de l'Alliance Française et d'autres institutions similaires, met en évidence le rôle que celles-ci peuvent assumer dans le cadre des relations diplomatiques culturelles internationales. Pour ce qui concerne le domaine germanophone, l'intervention de Marina ALLAL (“Karl Kraus conférencier:

théâtralité, littérature et polémique”, pp. 55-73) se concentre sur la prosémique de Karl KRAUS tandis que Nelly VALSANGIACOMO (“Une politique de l’apolitisme? Francesco Chiesa et le conférences de la Scuola ticinese di coltura italiana (1918-1939)”, pp. 75-89) explore la conférence dans le contexte tessinois comme instrument pour promouvoir la culture officielle. Corinne PERNET (“Les échanges d’informations entre intellectuels: la conférence comme outil de coopération intellectuelle à la Société des Nations”, pp. 91-106) s’intéresse aux conférences de l’Institut international de coopération intellectuelle, qui offrent un témoignage de la réflexion sur la nécessité, pour les intellectuels, d’employer des méthodes de communication modernes.

Mais c’est sur la seule intervention ne faisant pas partie du colloque de 2004 que nous allons nous concentrer un peu plus, étant donné qu’elle concerne le domaine suisse romand.

Christine RODESCHINI (“Les archives sonores du Club 44 à La Chaux-de-Fonds: une source pour l’histoire intellectuelle”, pp. 123-135) a travaillé en fait sur un considérable corpus d’enregistrements sonores concernant plus de 2000 conférences tenues au *Club 44* (le nombre fait allusion à l’année de sa fondation) de La Chaux-de-Fonds. Le *Club* se donnait pour but de proposer des conférences, tous les jeudis, sur plusieurs sujets pour permettre à tout le monde ou presque de s’informer dans plusieurs domaines culturels. L’habitude d’enregistrer les conférences produit, sur le long terme, un patrimoine que le DAV (Département audiovisuel de la bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds) se charge actuellement de maintenir, de diffuser et de faire étudier.

Gian Luigi DI BERNARDINI

Maurice MEYLAN, *Le Cercle littéraire de Lausanne*, Genève, Slatkine, 2007, 186 pp.

Ce texte, divisé en onze brefs chapitres, illustre l’histoire du Cercle littéraire de Lausanne de son origine en 1819 jusqu’à nos jours; il a l’objectif primaire de “fournir aux sociétaires la lecture régulière des ouvrages périodiques publiés dans les principales langues de l’Europe, relatifs aux arts, aux sciences et aux lettres” (p. 14). Après une présentation des principes et des lois qui régissaient le Cercle, les deux premiers chapitres se concentrent sur des aspects multiples de la gestion, en particulier sur le choix de l’immeuble, situé sur la place de Saint-François, qui semble d’ailleurs être la maison natale de Benjamin CONSTANT.

Du chapitre trois au chapitre six, l’auteur explique les relations que le Cercle littéraire a entretenu ou entretient encore avec les autres cercles de Lausanne et la Société de Lecture de Genève, en

soulignant surtout le risque d'assimilation et de fusion avec l'Abbaye de l'Arc, la plus ancienne société lausannoise encore existante. La septième section aborde la question financière et donne plusieurs détails sur la gérance des fonds qui, en permettant les travaux de restructuration et d'amélioration de l'immeuble, ont garanti pendant presque deux siècles un lieu d'étude et aussi de détente à ses sociétaires.

Par contre, dans la huitième partie, MEYLAN s'attache à décrire la bibliothèque et les contenus des catalogues, qui ont été dressés pendant des périodes différentes, pour mieux comprendre l'orientation socioculturelle du Cercle. La bibliothèque, considérée comme l'âme du Cercle, compte aujourd'hui une collection très importante d'environ 70.000 volumes, parmi lesquels on peut repérer divers titres de journaux locaux, nationaux et internationaux, de revues et périodiques littéraires, mais aussi scientifiques et juridiques.

Les trois derniers chapitres s'occupent de l'apport du Cercle au développement de la vie culturelle de Lausanne, en instituant des concours, des cours ou des séminaires de littérature; y sont en outre énumérés les membres et les présidents qui ont fait partie du Cercle.

On doit enfin signaler la présence d'une éloquente section photographique à l'intérieur du volume.

Vidoolah MOOTOOSAMY

Nina PARISH, *Henri Michaux. Experimentation with signs*, Amsterdam-New York, Rodopi ("Faux Titre", n. 302), 2007, 346 pp.

À partir de la célèbre maxime d'HORACE concernant l'"ut pictura poesis", le rapport entre parole et arts visuels a donné lieu à plusieurs réflexions théoriques et à différentes déclinaisons pratiques, des calligrammes à l'introduction des mots dans les tableaux et dans les installations artistiques. L'œuvre composite de MICHAUX, poète et artiste à la fois, pose ce rapport de façon essentielle, comme la ressemblance entre ses signes picturaux et ceux d'un alphabet imaginaire le prouve: la tentative d'outrepasser le système linguistique traditionnel à la recherche d'une forme expressive plus immédiate traduit donc un "desire for a universal sign system" ("Introduction", p. 15) et tout l'itinéraire de l'auteur se situe sur le fond des découvertes sémiotiques qui ont si profondément marqué le XX<sup>e</sup> siècle.

Nina PARISH interroge en particulier les quatre ouvrages publiés par l'auteur au cours de plus de cinquante ans et qui contiennent des signes et des dessins – "enigmatic graphic signs and fi-

gures": *Mouvements* (1951), *Par la voie des rythmes* (1974), *Saisir* (1979) et *Par des traits* (1984) – tout en les situant dans le reste de la production de l'auteur et de ses considérations théoriques. Le premier chapitre ("Mapping a Creative Itinerary", pp. 25-102) replace les quatre recueils dans leur contexte, il en retrace l'histoire et en fournit des propositions d'interprétation. Plusieurs pages sont en outre consacrées à l'étude des expériences de l'auteur avec les drogues et à ses essais de traduction artistique de ces états volontaires d'altération. Dans le chapitre suivant ("Breaking New Ground", pp. 103-150), Nina PARISH démontre comment le travail de MICHAUX sur les systèmes de signes découle d'un rejet des structures verbales occidentales, considérées trop pauvres et restrictives, et sabotées dès la première heure, par exemple à travers la création de néologismes. C'est ainsi que les signes de la tradition orientale, et en particulier les idéogrammes chinois, plus proches de la chose signifiée de par leur ressemblance iconique, exercent une profonde fascination sur l'auteur et peuvent être envisagés comme une source d'inspiration pour les signes graphiques insérés dans les recueils, comme le montre l'étude menée dans le troisième chapitre ("An Oriental Imaginary: the Forms and Functions of Chinese Characters in Michaux's signs", pp. 151-182). Une recherche, celle d'Henri MICHAUX, qui est engendrée en partie par la conscience aiguë des limites du langage verbal, et en particulier de son inaptitude à rendre le mouvement des phénomènes du monde, la dimension corporelle, aussi bien que le dynamisme et la vitesse des états intérieurs, qui trouvent dans les représentations primitives (voire enfantines) la possibilité d'une meilleure traduction ("Writing / Drawing Movement and the Body", pp. 183-220).

Conçus pour explorer et mettre à l'épreuve les ressources communicatives des signes, les livres de MICHAUX, qui alternent des textes à des traits graphiques, finissent en même temps par mettre en question la forme canonique du livre occidental (faut-il lire ces livres en vertical ou en horizontal? y-a-t-il une succession de pages, ou plutôt un désir, une recherche de continuité? sont-ils des livres? sont-ils des *livres d'artistes*?), en défiant par conséquent les modalités habituelles de la lecture et de la réception, aspects plus techniques qui sont étudiés dans le cinquième chapitre ("Experimentation with Book Form", pp. 221-264). Pour finir, le dernier chapitre met en relation cette recherche de MICHAUX avec l'intérêt du poète pour d'autres formes artistiques telles que le cinéma et la musique, et suggère une analogie possible (après les alphabets, les dessins enfantins, les taches du test de RORSCHACH, les idéogrammes) entre ses compositions graphiques et les systèmes de notation de la danse, art qui par ailleurs résume précisément ce mouvement, ce rythme et cette immédiateté que le langage montre de ne pas parvenir à saisir ("Beyond the Book: Searching for Other Expressive Forms", pp. 265-302).

Sara ARENA

“Droit et littérature”, *Textyles*, n. 31, 2007

Cette livraison de *Textyles* propose tout d’abord un dossier sur les diverses – possibles – intersections entre discours du Droit et discours littéraire, sujet abordé dans un colloque à l’Université Notre-Dame de la Paix de Namur, comme l’explique Laurence BROGNIEZ dans son “Avant-propos” (pp. 7-8). Léon INGBER parcourt, dans sa “Présentation” (pp. 9-11) la naissance et développement de l’intérêt pour les rapports entre ces deux disciplines aux États-Unis, à partir des années 1970. Anne SIMONIN (“Éloge de l’éclectisme. Penser le champ ‘Droit et Littérature’ à partir des listes de *Legal Novels* (1900-1987)”, pp. 12-27) éclaire que, toujours aux États-Unis au début du XX<sup>e</sup> siècle, on commence à établir des listes de *Legal Novels*. Celles-ci incluent une large série de romans victoriens mineurs dont les sujets offrent une remarquable – et peu étudiée – vision d’ensemble sur les topoï narratifs qui encadrent (et, par conséquent, donnent sens) au Droit dans le contexte anglo-saxon de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Björn-Olav DOZO (“La présence des juristes dans l’institution littéraire belge. Examen de l’évolution des trajectoires scolaires et professionnelles des écrivains dans l’entre-deux-guerres”, pp. 28-46), en revenant au domaine de la Belgique francophone, examine le parcours formatif d’un corpus de 1200 écrivains qui, dans l’entre-deux-guerres, ont publié une œuvre ou participé à une revue littéraire. Le but est de comparer les trajectoires de ces écrivains avec celles de l’avocat-écrivain, très répandue pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu’à devenir la définition de l’écrivain par antonomase. Björn-Olav DOZO vérifie que la figure de l’écrivain-enseignant, pour plusieurs raisons, se situe à côté de la figure traditionnelle de l’écrivain modelé sur Edmond PICARD, mais il observe aussi une remarquable complexité du profil socio-professionnel du personnel littéraire de la Belgique de cette période. Paul ARON (“Littératures judiciaires”, pp. 47-60) explore les traits caractéristiques de la production des fictions judiciaires dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en Belgique, à l’intérieur desquelles il établit quatre typologies principales. Mais l’élément véritablement intéressant est que ce corpus, mal connu et peu étudié, remet en question les limites du champ littéraire car le statut de ces textes, souvent, se pose à moitié entre fiction et essai. Benoît DENIS (“L’Écrivain et ses doubles. *Les Deux Consciences* de Camille Lemonnier”, pp. 61-73) interroge les caractéristiques psychologiques et esthétiques de la réinterprétation que Camille LEMONNIER, dans *Les Deux Consciences*, donne du procès qu’il a subi à Bruges. Bibiane FRÉCHÉ (“L’épuration des Lettres en Belgique francophone”, pp. 74-84) s’occupe des nombreux effets provoqués par l’épuration des écrivains collaborationnistes qui, sous plusieurs formes (strictement judiciaires, civiques, administratives de la part du gouvernement, mais aussi bien des formes d’émargination provenant du monde des lettres lui-même) a investi le

champ littéraire belge francophone après la Libération. Lisbeth VERSTRAETHE-HANSEN (“En quête du ‘juste’: droit, démocratie et littérature dans l’œuvre romanesque de David Scheinert”, pp. 85-97) se concentre sur deux ouvrages de David SCHEINERT (*Le Coup d’État* et *Un silence provisoire*) dont le sujet concerne les limites de l’expérience démocratique. Karel VANHAESEBROUCK (“Le droit d’être oublié. Sur *Alost*, spectacle de Victoria et de Pol Heyvaert”, pp. 98-106) met en évidence les relations entre théâtre et justice, en s’appuyant sur l’analyse du très intéressant cas de la représentation, en 2005, de la pièce *Alost*, tirée d’un fait divers de 1999 et qui se caractérise pour mêler événements réels et fictionnels.

Trois articles composent la section de *Varia*.

Marc LITS (“Les variations transmédiasques de *Six Hommes morts*”, pp. 107-121) décrit les caractéristiques des adaptations du roman *Six hommes morts* (de Stanislas-André STEEMAN) pour l’écran et la BD. L’auteur a surveillé lui-même le travail de réécriture comme, d’ailleurs, les diverses traductions intersémiotiques de ses ouvrages. Cécile VANDERPELEN-DIAGRE (“La tradition, le mythe et l’âme populaire. Gerard Walschap et le monde catholique francophone”, pp. 122-133) revient, à travers l’analyse du cas exemplaire de Gerald WALSHAMP, sur plusieurs problèmes-clés en Belgique, entre autres celui du statut de l’écrivain (et du roman) catholique et la réception (presque nulle) de la littérature flamande en domaine francophone. Enfin, Étienne DESCHAMPS et Geneviève DUCHENNE (“À l’origine de l’utopie communautaire de Raymond de Becker. Le serment de Tamié (juillet 1933)”, pp. 134-149) attirent l’attention sur Raymond DE BECKER, figure clé de la Belgique littéraire des années 1930, auteur (avec Henri BAUCHAU et Théo LÉGER) du serment de Tamié, programme de vie spirituelle, monastique mais laïque, qui imagine un nouveau mode de vivre l’Évangile.

Gian Luigi DI BERNARDINI

“14-18: une mémoire littéraire”, *Textyles*, n. 32-33, 2007

Le numéro 32-33 de *Textyles* porte principalement sur le volumineux dossier *14-18: une mémoire littéraire* (pp. 7-195), dirigé par Hubert ROLAND et Pierre SCHOENTJES. Les auteurs reviennent sur le rapport problématique entre la littérature et la mémoire du massacre de la Première Guerre mondiale, dans lequel ils distinguent trois axes principaux.

Le premier (Pierre SCHOENTJES, “‘C’est donc cela, la guerre’. La représentation de la mort dans quelques œuvres de la Grande Guerre”, pp. 13-32) concerne la mémoire déposée dans les œuvres fictionnelles en prose, qui communiquent essentiellement l’ina-

déqualification entre l'image héroïque et active que les combattants avaient de la guerre avant 1914, et l'horreur des tranchées que les écrivains cherchent à rendre visible. Si les récits qui insistent sur l'image du combattant victime de la cruauté allemande abondent (surtout chez Martial LEKEUX), d'autres récits sur la mort qu'on donne de ses propres mains existent (par exemple chez Gaston ROBERT), mais c'est surtout l'exemple de Max DEAUVILLE qui est retenu comme témoignage d'un regard lucide, détaché, constamment attentif à éviter la mythisation de la guerre.

Un deuxième volet (Olivier PARENTEAU, "Vers de terre. La poésie sur le front belge: l'exemple du journal de tranchée *Le Claque à Fond*", pp. 33-53) se concentre sur la poésie de guerre, produite à la fois par des poètes enrôlés, mais aussi bien par des combattants qui ont ressenti la nécessité d'écrire. La diffusion de cette production est assurée par *Le Claque à fond*, dont cet article esquisse un profil. Ensuite, Daphné DE MARNEFFE ("La Grande Guerre des revues. Panorama des périodiques littéraires entre 1915 et 1920", pp. 54-71) passe au phénomène des périodiques littéraires dans la Belgique occupée, dont elle offre un panorama assez riche.

On passe ensuite à la question de la réception de la littérature de guerre (Hubert ROLAND, "La réception de la littérature de guerre en Belgique. Un fragile élan de réconciliation?", pp. 72-88). On distingue trois différentes attitudes correspondant à trois générations différentes: les vieux symbolistes (qui passent de la mythisation de l'Allemagne à la propagande nationaliste), la génération des combattants et leur "sensibilité pour la communauté de destin de tous les soldats" (p. 88), la génération de la crise et l'évidente volonté de tourner la page.

Bibiane FRÉCHÉ ("L'actualité de la Première Guerre mondiale après la Seconde", pp. 89-105) se concentre sur la publication, tout après la Deuxième Guerre Mondiale, de six textes portant sur la Grande Guerre, ce qui répondrait à une "stratégie plus ou moins consciente de transposition d'enjeux de la seconde vers la première occupation" (p. 89). Roland BAUMANN ("La Grande Guerre comme mémoire romanesque de l'enfer concentrationnaire?", pp. 106-126) analyse le roman *Voleur de gloire* d'André DE FER et son rapport à la mémoire de la Guerre 14-18.

Isabelle VANQUAETHEM ("La remémoration de la guerre 1914-1918 chez Henry Bauchau: l'écriture de l'incendie de Louvain", pp. 127-142) s'occupe de l'œuvre d'Henry BAUCHAU et de la présence, dès *La Déchirure*, de souvenirs concernant la Grande Guerre et, notamment, celui de l'incendie de Louvain comme élément de déclanchement de la construction de son identité.

Un triptyque se constitue autour de l'œuvre de Xavier HANOTTE. Virginie RENARD ("La mémoire de la Grande Guerre dans la littérature contemporaine: les romans de Xavier Hanotte en comparaison", pp. 143-162) se concentre sur l'analyse de ses quatre premiers romans, profondément ancrés dans la matière de la Première Guerre Mondiale; Griet THEETEN ("Les lieux de mémoire de la Grande Guerre chez Xavier Hanotte: vers la construction de l'identité", pp. 163-176) explore, par contre, le monde

des personnages de ses romans, essentiellement partagés entre les deux groupes des anciens combattants et des Belges actuels se rappelant la guerre. Un entretien avec HANOTTE (“Entretien avec Didier Comès, Xavier Hanotte et Raoul Servais”, pp. 177-195) termine ce volet.

Le point de vue de Roberto PAYRÓ (Martha VANBIESEM DE BURBRIDGE, “Un Argentin témoin de la guerre: la Belgique occupée vue par Roberto Payró”, pp. 197-223), argentin immigré en Belgique déjà dans la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle, est exploré à travers l’analyse de son *Journal d’un témoin*, publié sur *La Nación* de Buenos Aires.

Ce dossier se clôt par un article (Francis MUS, Reine MEYLAERTS, Lieven D’HULST, “Sire, y a-t-il des Belges?” Un siècle de relations littéraires intra- et internationales en Belgique (1850-1950). Présentation d’un projet de recherche”, pp. 225-233) qui présente le projet de recherche concernant les relations littéraires de la Belgique, internes ou internationales, entre 1850 et 1950. L’approche est essentiellement comparatiste en raison du statut spécifique (historique, sociologique, etc.) de la Belgique. Le corpus envisagé concerne donc l’étude des traductions, dans les revues belges, d’œuvres étrangères; les discours critiques concernant d’autres littératures et cultures; le rôle joué par différents acteurs tels qu’auteurs, éditeurs, critiques, etc.

Gian Luigi DI BERNARDINI

“Philippe Jaccottet”, *Europe*, n. 955-956, novembre-décembre 2008.

Ce numéro de la revue *Europe*, consacré à Philippe JACCOTTET, propose un recueil de textes très divers malgré leur origine assez homogène. La plupart des écrits ici réunis est l’œuvre des traducteurs du poète, mais les objectifs qu’ils se proposent sont très différents, variant de l’expression d’amitié, jusqu’à des analyses dont l’intelligence égale la générosité des manifestations d’admiration. Trois proses poétiques inédites de Philippe JACCOTTET enrichissent la publication: “Des morts”, “Deux mères” et “Chemins” (pp. 30-37).

Le recueil s’ouvre avec deux hommages à l’œuvre du poète par deux de ses traducteurs: Friedhelm KEMP dans “Pour Philippe Jaccottet” (pp. 9-13) et Antonella ANEDDA dans “Une révélation terrestre” (pp. 10-18). Ensuite David CONSTANTINE propose une comparaison entre la pratique poétique et les particularités du “marcheur qu’est Jaccottet” (p. 20), en ébauchant une histoire de la promenade dans les littératures anglaise, française et allemande (“Promenades en lieux familiers”, pp. 19-29). Gabrielle ALTHEN

recompose, dans un entretien, le rapport complexe qui lie JACCOTTET à la traduction (“Une question de ton”, pp. 38-42). La même question est au centre de “La poétique de Philippe Jaccottet” (pp. 43-55), dans lequel Mathilde VISCHER repère les traces de sa riche expérience de traducteur dans l’attitude poétique de l’auteur. Fabio PUSTERLA relit *Le bol du pèlerin*, étude de JACCOTTET consacrée à Giorgio MORANDI pour souligner les analogies entre les deux artistes (“Pour toute force qu’un langage peu certain”, pp. 56-63). Jean-Luc STEINMETZ aborde le sujet (déjà largement exploré par la critique de l’interprétation jaccottéenne) du genre du haïku (“Une once de plumes. Quelques réflexions en plus sur la poésie de Philippe Jaccottet et le haïku”, pp. 64-79). Jiang DANDAN étudie le rapport entre “Philippe Jaccottet et la pensée chinoise” (pp. 80-102), par le truchement du “vieux chinois” (p. 81), figure récurrente dans l’œuvre du poète.

Deux interventions portent sur l’importance du rêve dans l’œuvre du poète: celle de Pierre CARRIQUE (“La menace médiatrice”, pp. 103-116), qui interroge les sinuosités de la rêverie dans l’écriture jaccottéenne et son rapport au réel, et celle de Valérie ZUCHUAT (“Musique du deuil. Les rêves de *La saison*”, pp. 117-127), qui estime l’importance du rêve dans les trois volumes de *La saison*. Deux articles interrogent le rapport du poète à la philosophie: “Philippe Jaccottet et Plotin. Une lecture féconde” (pp. 128-143) de Nathalie FERRAND et “Philippe Jaccottet et Heidegger. Pour une poésie de la présence” (pp. 144-157), de Chantal COLOMB-GUILLAUME. Deux réflexions sur le voyage: “Le voyage au Liban” (pp. 158-162) d’Issa MAKHLOUF et “L’Orient de Jaccottet” (pp. 163-173) de Kadhim JIHAD HASSAN. On revient donc à la traduction, cette fois avec l’analyse, de Christian LOMBEZ, d’une traduction particulièrement tourmentée de JACCOTTET: “Le désespoir d’un traducteur. Lecture d’un poème de Goethe dans la version de Philippe Jaccottet” (pp. 175-182).

À suivre, Elisabeth EDL et Wolfgang MATZ proposent une promenade dans un paysage jaccottéen: “En marge du manuscrit” (pp. 183-186). Et pour terminer, un nouveau témoignage d’amitié, de la part de Rafael-José DIAZ (“Une transaction secrète. Lire et traduire Philippe Jaccottet”, pp. 193-202).

Enrico BONADEI

Patrick NÉE, *Philippe Jaccottet à la lumière d’Ici*, Paris, Hermann, 2008, 421 pp.

Le but de ce volume est celui de présenter les thèmes principaux qui, revenant sans cesse dans la poésie de Philippe JACCOTTET, contribuent à en structurer la réflexion lyrique et mé-

tapoétique. Plus spécifiquement, de l'avis de Patrick NÉE, l'axe thématique fondamental autour duquel se déploie toute la pensée jaccottéenne serait représenté en effet par la dichotomie entre lumière et obscurité, qui imprègne toute la production du poète suisse: recueils poétiques, ouvrages critiques, journaux intimes, notes de voyage et récits.

Le parcours poétique de Philippe JACCOTTET s'avère particulièrement intéressant, suivant NÉE, en ce qu'il place la lumière au centre de la recherche poétique, en tant que source et but essentiel du chant lyrique, comme le critique le montre dans la première partie de son essai ("Contre l'ailleurs, quel Ici?", pp. 29-269). C'est pourquoi, afin de mieux éclaircir la portée sémantique considérable que ce thème revêt chez l'auteur de *À la lumière d'hiver* (1971), le critique essaie de retracer l'influence exercée par la philosophie platonicienne et par la pensée plotinienne sur la notion de la lumière, telle qu'elle est conçue par Philippe JACCOTTET. L'intérêt du poète pour les mystères éleusiniens et pour les religions de la Grèce ancienne date de la fin des années 1950, comme on peut l'apprendre dans le chapitre deuxième de la première partie ("Grèce, terre d'incarnation des dieux", pp. 59-103), dans lequel Patrick NÉE explique en effet que, pour le poète, pour JACCOTTET, de fait, la Grèce antique constitue la patrie d'élection du Divin, le lieu où la lumière, en tant qu'expression naturelle et immanente de la Divinité, a élu à jamais sa demeure.

Toutefois, quoique fasciné par la majesté de l'Acropole, véritable temple où à toute heure triomphe la lumière, Philippe JACCOTTET s'aperçoit que cette lumière – considérée à la fois comme l'image et l'incarnation du bonheur – est constamment menacée dans le monde moderne par l'obscurité et c'est bien *en dépassant* cette dernière qu'il convient de poursuivre dans la fragilité du quotidien les manifestations différentes de la lumière. Voilà pourquoi dans le chapitre quatre, significativement intitulé "Phénoménologie de la lumière" (pp. 165-222), Patrick NÉE passe en revue les divers éléments du réel, dans lesquels JACCOTTET voit autant d'indices de la manifestation de la lumière dans l'univers contemporain. Le critique en identifie essentiellement deux: la lampe, laquelle depuis MALLARMÉ représente l'objet symbolique par excellence de la quête poétique, et la couleur rose, qui étant souvent associée à la faible lumière projetée par la lampe, devient ainsi l'emblème de la seule clarté immanente et accessible à l'homme de nos jours: une lueur certes faible, mais malgré tout porteuse du secret du monde.

Cependant, chez Philippe JACCOTTET, la volonté d'"habiter la lumière" (p. 217) se heurte inévitablement à la prise de conscience de la mort et de la souffrance qui marquent la condition humaine, voilà pourquoi le poète en vient à récupérer la Passion du Christ. C'est effectivement à travers le renversement de la puissance divine, partageant la faiblesse humaine, que le Crucifié parvient non seulement à dépasser l'horreur de la mort, mais par surcroît à donner un sens – bien qu'éphémère et encore une fois illusoire, suivant Philippe JACCOTTET – à l'existence de tout homme, car la

douleur se métamorphose sur la Croix en “l’occasion d’accès à l’Unité, où le mal devient un bien” (p. 257), comme le montre en effet le cinquième chapitre de la première partie de ce volume (“Les deux modes d’incarnation”, pp. 223-269).

Dans le chapitre premier de la deuxième partie (“Faire la lumière”, pp. 273-421), consacré à l’analyse textuelle et au commentaire du seul récit figurant dans la production jaccottéenne, à savoir *L’Obscurité* (1961), Patrick NÉE étudie donc le deuxième pôle de l’opposition structurelle qui se trouve au cœur de la pensée et de l’œuvre du poète suisse. Si l’obscurité tire son origine de la persistance de cette nostalgie de l’Ailleurs contre laquelle JACCOTTET ne cesse de nous mettre en garde, elle ne se révèle pour autant dans toute son épouvante que lorsque l’expérience de la mort vient nous toucher de près, arrachant à la vie l’être aimé. C’est à la vue de la pourriture du corps en décomposition que commence pour Philippe JACCOTTET la lutte de tout homme contre l’obscurité et c’est précisément à cet instant – dans l’assentiment souffert à la perte –, que ressurgit pour lui la possibilité de la poésie, en tant que réparation de cette perte et possibilité offerte à l’homme de frayer – certes, en traversant la fragilité et le doute – le chemin de la lumière, qui seule nous permet de vivre (“Réparer”, pp. 333-382).

Dans la partie conclusive de son volume (pp. 383-417), Patrick NÉE parvient enfin à illustrer la valeur fort paradoxale de la recherche jaccottéenne, laquelle présente, de l’avis du critique, une forme originale de dénégation, frappant non seulement l’individu en proie à l’ignorance, mais également la sphère des idéaux, car si le poète ne peut pas s’empêcher de penser et de convoquer le fruit de ses réflexions sur la page écrite, la poésie, toute fragile qu’elle soit, demeure pourtant l’instrument qui lui permet de “veiller comme un berger et d’appeler / tout ce qui risque de se perdre s’il s’endort” (p. 398).

Simonetta VALENTI

José-Flore TAPPY, *Jaccottet-Ungaretti. Correspondance 1946-1970*, Paris, Gallimard (“Les cahiers de la Nrf”), 2008, 245 pp.

C’est après avoir publié pour les “Cahiers de la Nrf” la correspondance entre Jean PAULHAN et Monique SAINT-HÉLIER, outre à celle de Philippe JACCOTTET avec Gustave ROUD, que José-Flore TAPPY s’adonne à la correspondance de Philippe JACCOTTET et Giuseppe UNGARETTI. Celle-ci couvre les années de 1946 à 1970, du début de leur amitié jusqu’à la mort du poète italien. Relativement continue, la correspondance connaît pourtant quelques

longues ellipses, parfois de plusieurs années, en raison des activités respectives des deux poètes et d'une suspension momentanée de leur collaboration. Un riche appareil d'avant-propos et commentaires remplit ces silences et rend organique et ininterrompu le recueil, dont le manuscrit a été relu et approuvé par Philippe JACCOTTET.

La correspondance entre UNGARETTI et l'ami qui est son traducteur presque attiré – c'est JACCOTTET qui a établi l'édition française de toute l'œuvre du poète italien pour Gallimard en 1970 – frappe par sa concision: peu d'états d'âme, aucune anecdote ni confidences personnelles. Mais, derrière la rigueur du travail, le lecteur découvre deux créateurs aux prises avec la langue, qui partagent une même quête de la justesse, une même conception éthique de la littérature et un même engagement dans l'écriture. Le chantier minutieux et tâtonnant de cette longue et fructueuse collaboration est significativement témoigné par la reproduction en fac-similé d'un certain nombre de pages de la correspondance. Il ressort de cette lecture le besoin du poète italien d'être lu et compris par un lecteur à sa mesure, tandis que le traducteur est motivé par la double ambition de servir une œuvre qu'il admire et de l'explorer en profondeur pour éclairer ses propres interrogations. Les deux biographies sont résumées dans la préface, tandis que des deux œuvres, celle poétique de JACCOTTET reste respectueusement dans l'ombre, en cohérence avec son engagement de traducteur dans l'écoute et l'effacement de soi.

Le volume est enrichi par trois articles de JACCOTTET: le premier publié en 1948 dans la revue *Pour l'art*, les deux autres, publiés en 1962 et 1970 dans la *Gazette de Lausanne*, tous les trois consacrés à l'œuvre et à la personnalité de l'ami et poète italien.

Enrico BONADEI

Jerome VERCRUYSE, *Bibliographie descriptive des écrits du prince de Ligne*, Paris, Champion, 2008, 559 pp.

Le travail de VERCRUYSE reconstitue une bibliographie scientifique de l'œuvre du PRINCE DE LIGNE que l'on considère, d'habitude, le premier écrivain belge de langue française, et à qui on a recommencé de s'intéresser depuis une vingtaine d'années. Le présent ouvrage s'avère en fait bien nécessaire afin de remettre de l'ordre dans une situation traditionnellement plutôt chaotique, avant tout à cause de l'état assez désordonné des publications du prince. En outre, le profil même de son œuvre, essentiellement multiforme (mais non pas tellement hétéroclite au niveau du contenu; c'est une idée répandue que VERCRUYSE dénonce comme un préjugé), n'a pas facilité un travail qui veut être exhaustif.

VERCRUYSE opte pour une présentation qui respecte l'ordre chronologique des publications séparées du prince. Chaque titre s'accompagne à un chapitre où l'auteur présente les éditions successives: "complètes, fragmentaires et traductions" (p. 13). L'auteur choisit toutefois d'arrêter les descriptions scientifiques à 1830, car après cette date commence une recherche systématique sur cette œuvre, à laquelle le lecteur peut utilement se référer.

Dans les "Appendices" (pp. 475-494), l'auteur complète son œuvre de nettoyage autour de la production du prince en offrant une liste des ouvrages douteux, apocryphes, posthumes, et un aperçu sur la nature de son imprimerie privée. VERCRUYSE fournit enfin une "Liste des incipit des petites pièces en vers" (pp. 495-518), notamment celles des premières éditions et des premières rééditions importantes. Un "Index" (pp. 519-554) alphabétique qui recueille les noms de personnes, de lieux et des titres des ouvrages, clôt le volume.

Gian Luigi DI BERNARDINI